

La vie au village

Des maisons étroites surélevées avec des perrons baignant dans l'eau en période de crue, des lavandières rinçant le linge dans des trous en bordure de l'évier, des pêcheurs, des barques, une cale, un café, des oies et des canards déambulant devant les maisons, un accès vers Bouguenais au rythme des crues et des marées... C'est Port Lavigne. Le village au milieu du XXe siècle offre au visiteur un cadre des plus pittoresques et dépaysants de Bouguenais. Le dernier café, celui de la « mère Sorin », fermé dans les années 70, rassemble les habitants de Port Lavigne et les pêcheurs de Haute-Indre. En effet, à cette période, le village se tourne plus vers la Loire, Haute-Indre, la Ravardière, que vers le bourg. Lieu de rencontres et de discussions amicales, le café sert également de petite épicerie. Certaines fins de journées sont particulièrement animées. Des bagarres viennent parfois troubler l'ordre, vite rétabli par quelques forces vives du village. Pour les femmes, jusque dans les années 1960, c'est la lessive qui est le moment de grandes discussions. La corvée de lessive commence tôt le matin : le feu est allumé sous les gargottes, grands chaudrons en fonte pour faire bouillir le linge. Après le lavage, le linge est rincé dans des trous situés en bordure du Seil. Alimentés par la marée, ces 4 ou 5 lavoirs naturels bénéficient d'un dispositif rustique et ingénieux pour permettre le renouvellement de l'eau. C'est l'occasion de se regrouper et de commenter l'actualité du village. Les langues sont souvent affûtées. Ces moments sont parfois l'occasion de régler quelques comptes personnels à coups de vigoureuses gueulantes, de propos cinglants assénés dans un langage particulièrement vert et imagé. Pendant les périodes de crues, il faut, pour se déplacer prendre le chemin des crues à l'arrière des maisons sur le haut de la butte ou utiliser la barque. Les enfants, pour aller

à l'école, les adultes pour faire les courses ou aller travailler, ont alors recours au passeur. Pour traverser la vallée, ce service est rendu par certains pêcheurs. Tous doivent s'adapter aux horaires aléatoires et aux intempéries. Le retour au village peut parfois réserver des surprises : dérive du bateau à cause des vents et du courant, pain ou charbon trempés par la pluie et les embruns... Pour pallier ce problème, le chemin d'accès au village a été rehaussé à plusieurs reprises : la dernière opération date de 1963. Elle fait suite à une ruse de plusieurs habitants : sous le prétexte d'une dégustation du vin nouveau au village, une invitation est lancée au maire, Mr Robichon et au curé de l'époque. Consigne est donnée aux pêcheurs assurant le passage de disparaître au moment du retour, coinçant ainsi les deux notables, jusqu'à fort tard dans la nuit, en attente de la marée basse.



Quelques jours plus tard, une pétition pour le rehaussement de la levée est remise au maire qui, reconnaissant s'être fait berné, mais beau joueur, proposa au conseil municipal de donner une suite favorable à la requête. Actuellement, les habitants, regroupés dans une association, « Les Roseaux de Port-Lavigne », maintiennent la tradition de fêtes régulières dans le village.

Edmond Bertreux, un peintre amoureux des bords de Loire

Né le 22 Octobre 1911 aux confins de la terre et de l'eau à Norkiouse, entre Trentemoult et la Basse Ile à Rezé, il est décédé en 1991. Son grand-père maternel, Paul David, est pêcheur en Loire à Bouguenais. Il habite une maison cossue située à l'angle de la rue de Venise et du quai de la Vallée. Elle a été démolie en 1989. Attaché à son terroir, Edmond Bertreux arpente toutes les rives sud de la Loire entre Nantes et Le Pellerin avec crayon et peinture, à pied, en vélo, en bateau. Son inspiration est surtout venue de la terre et de l'eau, les deux éléments constitutifs de ses racines profondes. Ses sujets de prédilection au fil des saisons : les hameaux et les bourgs du

sud-Loire, les activités de pêche, le trafic de bateaux, le port de Nantes, les activités rurales, labours, battages, moulins... Ses toiles et ses esquisses au crayon témoignent d'une observation minutieuse, et du souci du détail authentique. Il a su restituer merveilleusement l'âme et l'atmosphère des bords de la basse Loire : « Ma palette est un peu camaïeuse. Je m'exprime souvent dans les gris parce que j'aime beaucoup les ciels d'hiver et leurs chevauchées de nuages. Mais ce sont des gris faits de toutes les couleurs de la palette. »



La deuxième guerre mondiale

Pour protéger l'aérodrome de Château Bougon, l'usine d'aviation et contrôler la Loire, les Allemands établissent dès le début de l'occupation sur la butte du village un poste de défense antiaérienne : canons et projecteurs. Le village se trouve ainsi pris entre deux feux, celui de cette DCA et celui de Roche-Maurice sur la rive nord de la Loire. Certains se souviennent encore du vacarme des deux batteries en action pour tenter d'abattre les avions alliés qui survolaient le fleuve avant d'aller bombarder Nantes. D'autres effectuaient le décompte des avions à l'aller et au retour pour évaluer les pertes.



Plusieurs baraquements sont construits sur la hauteur pour stocker le matériel et loger les militaires. La cuisine se fait dans une maison du village réquisitionnée pour l'occasion. Son propriétaire demandera d'ailleurs l'attribution de dommages de guerre compte tenu du piteux état du bâtiment à la fin de l'occupation. Des armes et des munitions seront retrouvées après la guerre dans les salorges : grenades dans les boullins, fusils, balles traçantes et incendiaires... Certains ont d'ailleurs utilisé ces grenades pour des pêches miraculeuses mais... illégales. Des toiles de parachute récupérées ont servi à divers usages : torchons, vêtements...

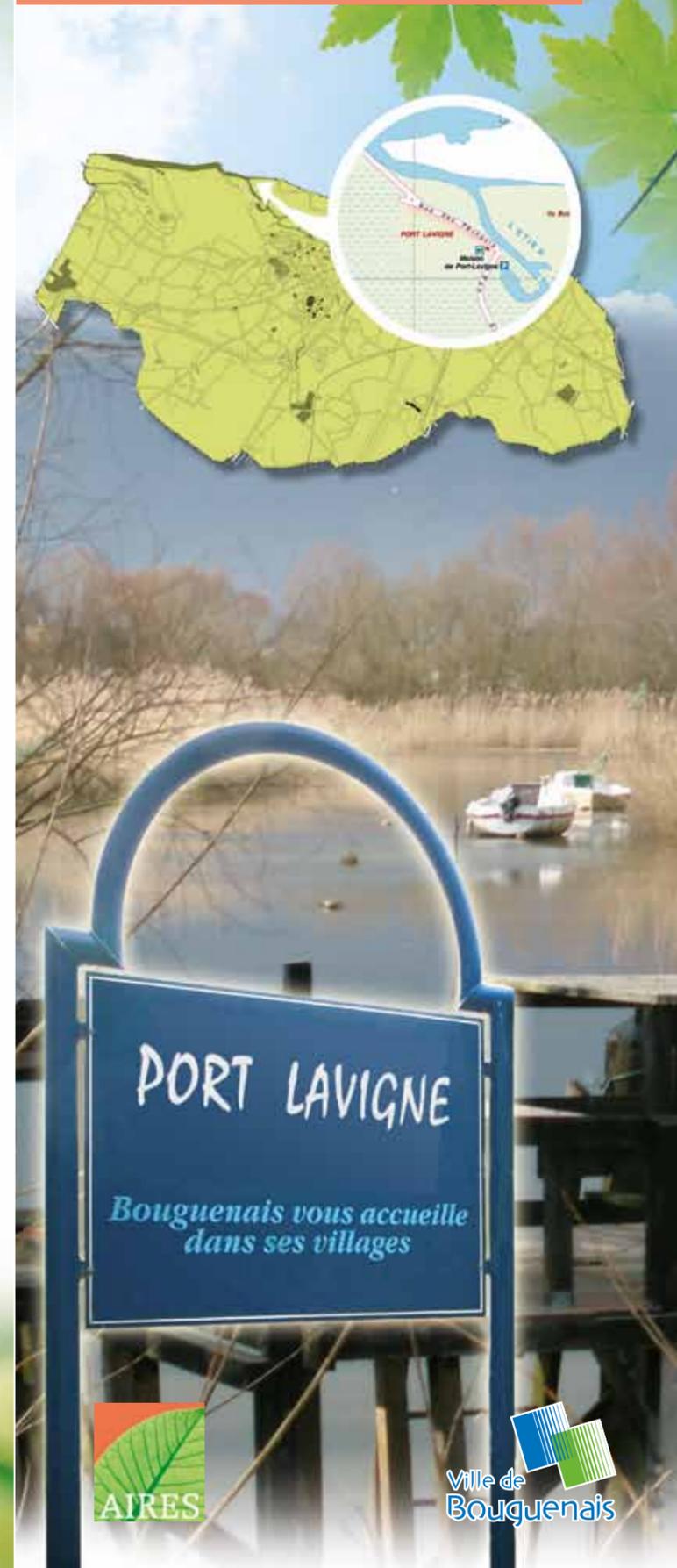
« Chronique de villages » de Port Lavigne a été réalisé par l'association AIRES de Bouguenais. Ont collaboré à ce numéro : D. Barret, R. Chauvet, J. Droillard, G. Guillet, J. Layec, D. Legland, J. Papion, D. Peneau, G. Setzer. Contact de l'association : 02 40 32 02 85

Pour leur contribution, remerciements à mesdames J. Chauvet, P. Garnier, S. Renaud, S. Richard, et messieurs F. Bouin, J. Corbineau, J.N. Hervé, P. Joret, J.P. Letort, P. Leclèsve, F. Priou, P. Valais, et à tous ceux qui ont bien voulu témoigner.

Document réalisé par le service Communication de la Ville de Bouguenais. Disponible à l'accueil de l'Hôtel de Ville. Renseignements au 02 40 32 29 29.

AIRES - Chronique N°2 - avril 2009

CHRONIQUES DE VILLAGES



Une île de Loire

Port Lavigne fût longtemps une île au milieu du grand fleuve de Loire, l'une de ces nombreuses petites îles, aujourd'hui enchâssées dans un écrin vert de prairies naturelles. Solidement arrimé à son éperon rocheux de micascistes, ce village singulier a eu à travers les âges, un seigneur, un château, une caserne de douaniers.

Maillon entre le bourg de Bouguenais et la Loire, le village avait les yeux attirés plus volontiers par le Nord, puisque c'est du fleuve qu'il tirait l'essentiel de ses ressources : pêche, négoce et transports portuaires. Par là, il était en relation permanente avec la rive droite, l'amont et l'aval. Sur les deux rives, les activités et les modes de vie étaient analogues. Le fleuve était l'espace commun, le lien qui rythmait les activités saisonnières des uns et des autres.

L'hiver, Port Lavigne se retrouvait souvent coupé du bourg car la petite et la grande vallée étaient régulièrement inondées, soit par les marées d'équinoxe, soit en fin d'hiver, en raison de la fonte des neiges quand le courant descendant se heurtait au flux montant des marées. Cette situation a sans doute renforcé l'esprit quelque peu insulaire des habitants.



« Prenons le temps de bien observer ces racines, ce patrimoine dont nous disposons encore, et qui nous permet peut-être un peu de continuer à vivre » Edmond Bertroux

Un village de pêcheurs

Avant l'approfondissement du chenal, le banc rocheux qui traverse la Loire dans le prolongement du village, est excellent pour le poisson : ralentissement de l'eau, oxygénation, concentration de nourriture... et nombre de pêcheurs exercent ici leur métier. Ils partent aussi « dans les bas » : ils embarquent avec des

provisions pour quelques jours, vont silonner les étiers et explorer les trous vers la Martinière, l'île de la Maréchale ou le Carnet. Pour les lamproies, les pêcheurs posent des bosselles, qu'ils fabriquent à la main durant l'hiver. Ce sont des nasses allongées composées de deux sas munis de dispositifs anti-retour dans lesquels on dépose des appâts. Cette pêche se pratique dans les hairaints, emplacements tirés au sort chaque année entre les différentes familles pour éviter les conflits et se répartir les ressources. Dans l'estuaire de la Loire, ce n'est pas le soleil qui règle l'horloge du pêcheur, mais la marée. Ainsi, il n'est pas rare de rencontrer la nuit, éclairés par des falots, des bateaux de pêche. Beaucoup plus collective et festive celle là, la pêche à la senne se déroule en plein jour et par marée descendante. Fortement arrimé à terre, le filet de 120 mètres de longueur et 10 mètres de profondeur est chargé dans une barque, puis déployé à travers le fleuve. Par une savante manœuvre, la barque revient au départ, emprisonnant le poisson qu'il faut ramener à terre en tirant sur les deux extrémi-

tés. Pour profiter au maximum du reflux, quatre équipes de sept hommes se relayent pour jeter des filets, ramener la baillée à terre, nettoyer les filets, et trouver le temps d'avaloir « un petit gorgeon ».

A d'autres périodes, la pêche se fait avec des carrelets embarqués à bord des bateaux. Ces filets de quelques m², tendus par deux brins croisés perpendiculairement, avec un filin relié à un treuil pour permettre de descendre l'engin dans l'eau.

Au retour, les pêcheurs trient le poisson dans des balles en osier, celui qui est destiné à la famille ou aux échanges entre voisins d'un côté, et celui qui est réservé à la vente en gros de l'autre. Les poissonnières attendent, une planche posée sur les bras de leur brouette, une balance Roberval et les poids hexagonaux posés dessus. La concurrence et les échanges sont vifs pour traiter rapidement les affaires : il s'agit de partir la première avec les plus beaux poissons pour aller les vendre à Nantes. La brouette chargée, elles empruntent le chemin le long des étiers jusqu'au port de Trentemoult, franchissent la Loire sur un roquio, débarquent dans le bas de Chantenay et longent le quai de la Fosse pour atteindre le quartier de la Poissonnerie, au sud de la place du Bouffay. Le père et la mère Gouédart ont été les ultimes poissonniers à faire la tournée des villages de Bouguenais pour y vendre la pêche de Port Lavigne. Leur moto triporteur était connue de tout Bouguenais, l'homme sur l'engin, et la femme dans le caisson du triporteur avec la marchandise...

On retrouve aujourd'hui encore la pêche au carrelet le long du Seil, dans les pêcheries, ces cabanes de 4 à 5 m² implantées sur pilotis, reliées à la terre par un ponton. Le treuil et le mât supportant le carrelet en sont les éléments essentiels. Leur emplacement fait l'objet d'une concession temporaire sur le domaine public fluvial et la construction, d'un cahier des charges particulier. Mais après, quelle tranquillité !



Un écrin vert

Il n'y a eu qu'une seule ferme à Port Lavigne. L'activité agricole est essentiellement pratiquée tout autour du village, au nord sur les îles, dans l'ancien lit du fleuve où les alluvions ont progressivement formé un vaste et riche pâturage : îles Botty, Chevirié, de la Fourche, et au sud du village dans la grande vallée du bourg, les prés Boutinards, Cambon...

Si durant l'hiver les terrains sont laissés au repos et au libre cours des crues de la Loire, les prairies sont fauchées et pâturées le reste de l'année. C'est sur ce rythme naturel, imposé par le fleuve, que s'est exercé le droit de vaine pâture. Au début de l'été, avant la fauche, les anciens, qualifiés par leur longue connaissance du terrain, effectuent le bornage des parcelles. On se repère sur le clocher, un vieux saule, Vide Bouteille... Ce repérage, toujours un peu aléatoire est parfois source de fâcheries... Les accords trouvés, 30 à 40 chevaux tractent ensemble faucheuses, faneuses, râteleuses, avant d'emporter dans les charrettes, un fourrage réputé pour sa qualité. Dans le bas du bourg, l'espace ainsi libéré permettra chaque dernier dimanche de juillet entre 1893 et 1971, le déroulement de fameuses courses de chevaux.

Avant la descente des animaux au pâturage, c'est la restauration des clôtures et le nettoyage des chemins d'accès à la vallée : ceux du Fontenil, de la Rinière ou du bas du Bourg. À partir du 1er août et jusqu'en décembre les bêtes occupent



l'immense prairie. La traite des vaches a lieu 2 fois par jour soit à la ferme soit aux prés. Jusqu'en 1975, un exploitant a fait la traite sur place à l'aide d'une trayeuse équipée d'un moteur. En fin de saison, les laitières reviennent à l'étable. Il ne reste en bas que les génisses, les vaches tarées et quelques chevaux. En cas de forts coefficients de marées, les animaux se réfugient sur les contreforts du coteaux, ou sur l'île Botty.

Le long du Seil, jusqu'aux années 1970, des agriculteurs viennent récolter le roux à la fin de l'été. Coupé à la faucille, il est d'abord mis en javelles : grosses brassées ficelées avec un roseau, puis stockées debout le long des frênes ou des maisons. Transporté à l'aide de toues ou dans des charrettes vers les villages environnants, le roux sert de litière aux animaux ou est utilisé comme matériau de construction pour des abris.

Un port fluvial actif

Port Lavigne fait partie d'un chapelet de ports comme Roche Ballue, Bouguenais, la Bouvière, les Couets dont l'activité se partage entre la pêche fluviale et le cabotage. Signe de son importance économique et fiscale, il a abrité un poste de douane. Les douaniers et leur famille, les pêcheurs, ont longtemps représenté la majorité des habitants notamment au milieu du 19^{ème} siècle.

L'importance du commerce du sel dans l'activité de Port Lavigne se traduit par la présence de bâtiments imposants, près de 1000m², datés des XVe et XVI^{ème} siècle : les grandes salorges. Elles reçoivent le sel arrivant de la baie de Bourgneuf ou de la presqu'île de Guérande sur les voiliers marins. Ce sel est ensuite acheminé vers l'Anjou et vers les pays de grande gabelle. Ce sont les seuls vestiges subsistant des six salorges de la Ferme Générale du Port de Nantes. Actuellement à ciel ouvert, elles sont situées derrière les maisons de la rue des pêcheurs.

Le transport des bovins à l'embouche et celui du roux est assuré par des toues, bateaux à fond plat et au gouvernail impressionnant, traditionnellement utilisés sur la Loire. A une époque, ces toues assurent aussi le transport de sable rouge : utilisé en fonderie, ce sable est extrait de plusieurs endroits, dont la Gouretterie à Bouguenais. Il est acheminé par tombereaux tirés par des bœufs ou des chevaux, eux-mêmes conduits par des rouliers jusqu'à proximité de la cale, puis chargé sur les toues, pour rejoindre le port de Nantes. Parmi les produits commercialisés, le vin ne saurait être oublié. Selon le cadastre dressé par Tollenarre en 1850, la vigne recouvre les trois quarts de l'îlot rocheux. La plus importante maison de village couverte d'un toit d'ardoise à quatre pans appartient d'ailleurs à M. Dejoie, marchand de vin et propriétaire sur place d'un pressoir à long fût.



Crue de 1963, les derniers passeurs